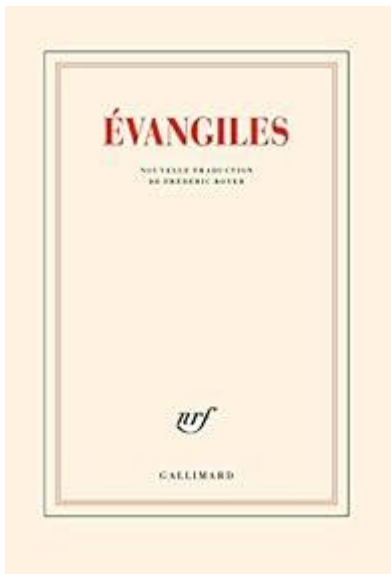




Évangiles, Traduction de F. BOYER, Gallimard, Paris 2022

Le jeudi 15 novembre 2022 à 18h30, *Arts, culture & foi*, le sanctuaire Saint Bonaventure et La Procure Saint Paul accueilleront Frédéric Boyer, traducteur chez Gallimard de *Évangiles*.

« Cette nouvelle traduction du grec ancien des quatre Évangiles canoniques (Matthieu, Marc, Luc et Jean) entend faire redécouvrir ces textes comme des œuvres littéraires originales, au sein de la littérature antique juive et grégoromane. Une littérature forgée et inventée à partir des pratiques orales d'enseignement et de discussion de la Torah (la Bible hébraïque) pendant toute la période dite du Second Temple, du VI^e siècle avant notre ère au I^{er} siècle.

Une triple conviction est à l'origine de cette traduction :

- 1) Les Évangiles appartiennent à la culture religieuse et littéraire du judaïsme antique.
- 2) Rédigés dans la langue grecque de l'époque, ce sont des traductions de paroles, de discours, de citations de l'araméen et de l'hébreu de l'époque.
- 3) Ces textes sont des performances littéraires pour témoigner de l'enseignement d'un jeune rabbi du I^{er} siècle en Judée et en Galilée.

Le mot « évangile » est ainsi traduit et compris comme performance : réaliser par l'écrit « l'annonce heureuse ».

Il s'agit de revisiter le vocabulaire traditionnel religieux, en revenant à la littéralité du grec ancien.

Enfin, on découvre une autre représentation de Jésus et de sa parole. Jésus cherche moins à culpabiliser qu'à libérer, il ne fonde pas de nouvelle religion mais cherche à faire abonder, multiplier, la parole de la Torah, en direction de toutes les classes sociales. Ces textes, écrits et composés en temps de crise, dialoguent avec notre époque. F. B. »

Octobre 2022





S. JOLLIEN-FARDEL, *Sa préférée*, Sabine Wespieser, Paris 2022 (Goncourt des Détenus 2022)

La violence engendre la violence. Même quand on veut s'y opposer, impossible d'y échapper. Seule la bonté guérit de la violence. Et quand on ne parvient pas à se laisser atteindre suffisamment profondément par l'amour, reste à se retirer pour protéger les autres et soi-même. Car le violent souffre de sa propre violence, incapable qu'il est de la maîtriser, d'être lui.

Sa préférée, premier roman de Sarah Jollien-Fardel, raconte l'histoire de Jeanne, dont le père terrorise la famille. Il ne sait retenir la haine qui l'habite et exerce une méchanceté cruelle, comme lorsqu'il oblige de force sa fille à assister à la noyade de son chat. Cet animal est sa joie, son réconfort. Elle hurle à en perdre non pas la voix mais la parole pendant des jours.

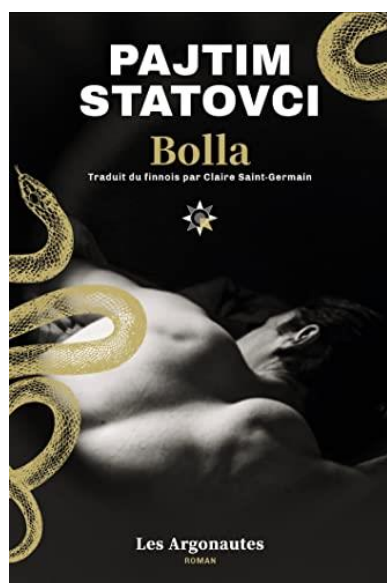
Cette même fille « sa préférée », terriblement prénommée Emma, il la viole. Son épouse, il la frappe, l'insulte, l'écrase. La cadette, Jeanne ne survit qu'à fuir et se reproche d'avoir lâchement abandonnée mère et sœur, découvre qu'elle est elle-même capable de violence et de méchanceté crasse. C'est une histoire de la violence, comme aurait dit E. Louis, non celle que l'on subit une fois, terrible, d'un inconnu, mais celle ordinaire, répétée, cachée, tabou de celui qui est censé vous protéger, vous élever, vous apprendre l'humanité.

Il y a aussi Marine et Paul. Ils sont les amants de Jeanne qui ne sait se laisser aimer. Ils parviennent, un peu, à la reconduire à une humanité sensible, à quitter la peau tannée, carapace qui protège, à quitter la carapace qu'est le caractère forgé pour se protéger plus que pour se défendre, pour survivre ou plutôt faire croire que l'on est vivant alors que Jeanne est mort-née, mort vivante.

Prix du roman Fnac et premier Goncourt des détenus, sa lecture a un effet cathartique, il provoque à interroger sa propre violence. Les cinq-cents détenus de trente-et-un établissements pénitentiaires auront sans doute reconnu ce qu'ils ont souffert ou fait souffrir, y compris lorsque l'alcool ne permet plus de voir le mal que l'on inflige. Parfois eux-mêmes parents, dont les enfants sont la raison de vivre, fantasmée ou non, ces mêmes enfants peuvent être leurs victimes ou pour le moins victimes collatérales de l'incarcération.

La violence intrafamiliale n'est pas toujours sanctionnée et il n'est pas sûr que l'incarcération soit la meilleure réponse à ces crimes et délits. L'autrice, lors de la remise de son prix s'exprimait ainsi : « On s'est rencontrés pour de vrai. [...] Ce qui s'est passé entre vous et moi restera entre vous et moi, sachez que je ne l'oublierai jamais. Je reçois ce prix comme un immense cadeau. Tout m'a secouée. La littérature est une fenêtre ouverte sur le monde, une main tendue à l'autre. [...] *Sa préférée* vous a rencontrés. Merci du fond du cœur. »

Janvier 2023



P. STATOVCI, *Bolla*, Les Argonautes, Saint-Germain-en Laye 2023

Coup de poing dans le ventre, impossibilité de respirer, comme cela est plusieurs fois raconté dans le roman, *Bolla* raconte l'ordinaire des jours et du mal. Ce mal, c'est la guerre, et l'on n'y peut peut-être pas grand-chose. Ce mal, c'est ce que nous faisons de nos vies. Pas sûr que nous ayons plus d'emprise.

A la fin du premier tiers du roman, la question du bonheur. « Tu es heureux, demande-t-il ensuite. » Les toutes dernières lignes pourraient apporter la réponse, ou plutôt faire entendre un écho : « et, la nuit venue, se faufiler dans sa caverne où cela va se coucher après son harassante journée - un jour heureux, cela suffit ; / car la terre où cela fait alors sa demeure, vois-tu, c'est la terre des rois »

Tout, ou presque y passe : la violence sexuelle contre les mineurs, la violence conjugale, l'obligation « naturelle » de se marier et d'avoir des enfants, les désirs qui nous maîtrisent plus qu'on ne les soumet, l'exil, la prison, la migration, etc. On ne pourrait donner cadre beaucoup plus réaliste à la fiction !

Est-ce cathartique ? Sans doute puisqu'il s'agit d'une vieille légende. Et avec elle, la légende inaugurale : un serpent, le mal, un désir, un dieu qui semble bricoler. Le souffle coupé, peut-être, peut-on apprendre à respirer. On sait au moins que l'air est précieux.

Mars 2023



- Tu es heureux ? demande-t-il ensuite, de manière un peu surprenante, par-dessus la balustrade.
 - Je ne sais pas.
 - Moi non plus. Mais je ne sais pas non plus si j'ai déjà rencontré quelqu'un d'heureux.
 - Sans doute.
 - Mais moi, je suis heureux, en tout cas des fois, ça je le sens, dit-il, et il se retourne pour me regarder.
 - Oui, moi aussi. C'est quelque chose.
 - *It is something*, répète-t-il avec un toussotement, et il me lance un regard fatigué.
 - C'est même beaucoup, en fait, dis-je.
- Les yeux de Miloš brillent tant que je me mets à lui caresser le bas du dos.
- Peut-être que le bonheur c'est de savoir qu'il n'y a pas de bonheur, déclare-t-il ensuite. Et le chagrin, c'est la sagesse de le supporter, continue-t-il avant de se retourner vers la mer. Tu sais, j'ai réfléchi au dernier bouquin que tu lisais... chaque personnage y poursuivait son bonheur et finissait par l'obtenir, ajoute-t-il, et il effleure ses cheveux. En fait, ils... m'ont foutu en colère, même si je t'ai dit que j'avais apprécié le livre, bon, je l'ai aimé quand même un peu.
 - Ah bon ?
 - Oui... parce que j'avais l'impression que tout leur temps dépourvu de bonheur était pour eux du temps perdu. Comme si le bonheur était leur destin, un point c'est tout, *you know* ? C'est pas comme cela que ça se passe, selon moi.
 - Oui, pour moi non plus.
 - La plupart des gens ne sont pas comme ça.
 - Non.
 - On le voit tous les jours ? Il est plus facile de s'adapter à l'oppression que d'y résister, le combat est beaucoup plus exigeant, dit-il, et il souffle longtemps comme dans un sifflet.
 - Je... dis-je, je t'aime bien, je continue, et je retire mes doigts de sous son tee-shirt. Il se retourne à nouveau vers moi, plisse les yeux et me saisit la main.
 - Moi aussi, je t'aime bien. Beaucoup.

pp. 76-77



*est-ce mal d'avoir une érection pendant que ton père te viole
est-ce mal d'avoir une érection quand ton frère te viole*

[...]

*est-ce mal de vouloir rester tout seul avec son frère ou son père
même si tu sais qu'ils vont te violer
est-ce mal de le souhaiter la nuit - que ton père ou ton frère te viole
ou les deux
encore
et encore
et si ton père viole ta sœur
et tu ressens de la jalousie que ton père viole ta sœur et pas toi
ai-je le droit de tuer à ce moment-là
par jalousie*

[...]

*ma sœur s'est ôtée la vie
elle avait treize ans
elle s'est pendue à un arbre pendant la nuit je l'ai trouvée au matin
j'allais sortir les vaches de l'étable
et ma sœur pendait à une branche comme un saumon à l'hameçon
dans sa chemise de nuit blanche
mon père l'avait violée
mon frère l'avait violée
j'ai hurlé de toute ma vie, même si ma sœur semblait indemne et invincible
je n'oublierai jamais cette apparition
mon père et ma mère et mon frère sont arrivés en courant, ils pleuraient
peut-on éprouver de la jalousie envers une morte je me demandais et je contempiais
l'entrejambe de ma sœur
le gazon sous ses pieds il était noir*

*j'ai eu une érection quand mon père a couché avec moi le jour suivant
il m'appelait par le nom de ma sœur, cette salope
je vais tuer mon père, je me le suis juré, la prochaine fois
je vais tuer mon père
ce sera juste ce sera parfait, j'ai dit*

*mon père m'a violé encore de nombreuses fois après cela
et c'était bon, je ne voulais pas que ça s'arrête
c'était si mal, c'était malsain certes
je suis à vomir, j'ai dit plus tard
pardon au ciel*

pp. 109-111



V. DELECROIX, *Naufrage*, Gallimard, Paris 2023

Vincent Delecroix est connu comme philosophe. Il a notamment travaillé la philosophie de la religion et Kierkegaard. Il a aussi publié quelques romans et essais ; son dialogue avec Philippe Forest, *Le deuil. Entre le chagrin et le néant* propose une réflexion tout à fait originale sur le refus de l'injonction à faire son deuil.

Est sorti en août dernier chez Gallimard un nouveau roman, *Naufrage*, dont le point de départ est un fait réel ; une embarcation de fortune chargée de vingt-neuf migrants sombre dans la Manche en novembre 2021. Une enquête est ouverte pour non-assistance à personnes en danger à l'encontre d'une militaire du Centre de surveillance et de secours. L'enregistrement des conversations avec le jeune qui appelle à l'aide conserve quelques phrases plus glaçantes que l'eau mortelle : « Tu n'entends pas. Tu ne seras pas sauvé. » et peu avant « Je ne vous ai pas demandé de partir en mer. »

On aurait pu craindre un texte de la bonne conscience, une sorte de leçon de morale, celle que la gendarme instructrice voudrait imposer au cours de l'enquête. Mais la fiction mène ailleurs, dans un long monologue de la militaire incriminée qui essaie de comprendre ce qu'elle a dit et sa responsabilité. Au trois quart du récit, une pause dans ce dialogue avec elle-même fait effraction, racontant la tentative de traversée jusqu'à la noyade.

Le fait divers disparaît au profit d'une sorte de méditation, au sens de Descartes, une recherche de la vérité, du sens de ce que nous vivons, de ce qui est vraiment. Deux questions s'entremêlent et nous laissent, comme les dialogues de Platon, sans réponse, mais moins coupablement naïfs, moins ignorants de nous-mêmes : la question du mal et de la responsabilité, personnelle ou collective, politique et sociale, la question du salut puisque « tu ne seras pas sauvé ».

Le salut est-il possible et que signifie-t-il ? De la salutation (« Salut ! ») au secours reçu, on pourra lire une parabole d'une délivrance du mal et de la mort, ici et maintenant, l'exigence d'une justice qui viendrait enfin reconnaître tous ceux que leurs semblables ne peuvent pas, ne veulent pas voir. C'est aussi la militaire incriminée qui cherche à savoir ce qu'est sa vie, la valeur de sa vie, le salut pour elle aussi. L'auteur ne dit rien d'une dimension théologique, même si perce ici où là un cri, venu du fond des âges et des tripes, vers un dieu qui pourrait sauver.

Octobre 2023



M. RAKOTOSON, *Ambatomanga, Le silence et la douleur*, Atelier des nomades 2022

Le cadre est celui de la guerre coloniale française à Madagascar en 1895. Mais le récit est celui de la guerre où qu'elle se déroule, non pas les batailles, (pas une n'est racontée, si ce n'est en quelques lignes, comme un souvenir furtif), que l'horreur du renversement de la paix qui affame, détruit et tue même loin des coups de feu. L'histoire est racontée depuis deux lieux d'observations, deux personnes, un officier français et l'esclave d'un paysan malgache. C'est la même colère contre l'inexorable de l'impuissance, la même fatigue, la même fierté patriotique aussi, qui tâche de faire taire le même abattement.

Les français envoyés pour l'œuvre de civilisation (Jules Ferry dans son discours à la Chambre de juillet 1885), eux aussi sont victimes, envoyés à la mort contre et comme leurs adversaires. Le sont encore plus leurs hommes à tout faire, indigènes d'autres colonies. Les uns et les autres sont victimes d'une campagne préparée en dépit du bon sens, ignorance de la situation et du terrain par l'état-major métropolitain, intendance mal préparée, manque de défenses contre le paludisme (seulement 25 militaires perdirent la vie au combat et quasi 6000 5500, soit 40% des effectifs, moururent de la malaria ou de dysenterie).

Le roman raconte surtout ce qui arrive aux Malgaches et ce que les Malgaches font ou ne font pas de ce qui leur arrive. La rumeur et la peur paralyse la population, plus terribles que le palud ! Le pays est déjà aux abois, pauvre, rançonné par une dette de guerre depuis une décennie. Ses chefs n'ont pas la culture guerrière des assaillants et ne savent organiser une défense qui corresponde au danger.

Quel est le sens de l'existence lorsque les pays sacrifient leurs jeunesse, parce que l'un d'enrichit sur le dos d'un autre ? Quel sens lorsqu'un pays voit sa jeunesse fauchée à cause de l'avidité d'un puissant adversaire ? Dans ce monde que la Troisième République dit vouloir civiliser pour mieux cacher ses crimes (à l'époque l'extrême droite exige plutôt l'urgence de la revanche contre l'Allemagne) et qui a déjà reçu une première évangélisation, plutôt protestante, le recours au divin, le dieu chrétien ou les dieux ancestraux, est aussi nécessaire que vain. La sagesse malgache, sa culture faite notamment d'un maniement très subtil du discours, est vouée aux poubelles de l'histoire puisque l'Ile n'a ni la richesse, ni la force.

Les appels aux divers divins perdent tout sens, au point que plus le religieux est montré, plus les religions paraissent non seulement des impasses, insensées, mais encore des poisons qui font placer un espoir dans des paroles vides. Elles sont des rois nues qui empêchent que de voir la réalité en face, un opium, un auto-asservissement. Le christianisme des colons avec ses cantiques ne dit pas autre chose que l'animisme des sauvages.

Ecrire l'histoire du point de vue des perdants, c'est non seulement leur rendre un nom, mais encore dire l'horreur de la colonisation qui consiste à « voir l'autre comme un outil de production à bas prix ». La vie des pauvres n'importe pas. Si un dieu peut sortir vivant de la colonisation et de l'évangélisation qui l'accompagna, ce sera, peut-être contre ses missionnaires, qu'il s'est rangé du côté de ceux qui ont été piétinés, depuis Naboth ou Urie et tous ceux dont Amos prend la défense en dénonçant le forfait des riches et des puissants. Que l'on ait voulu faire cesser la théologie de la libération dit de quel côté encore récemment ce sont tenus les gardiens auto-proclamés du dogme !

Août 2023





K HARCHI, *Comme nous existons*, Actes Sud, Arles 2021

C'est un court récit qui se lit comme un roman dans une langue simple et travaillée à la fois. Mais attention, danger. Un texte peut en cacher un autre, et c'est le cas. C'est un texte de sociologie, de sociologie de l'immigration et des banlieues. Certaines pages se lisent comme un documentaire, informé, renseigné, des événements qui... ont suivi la mort de Nahel ! Le jeune homme issu de l'immigration, comme l'on dit, né en France, français, a été tué à bout portant par un agent de police le 27 juin 2023. Comme si, avant même les événements de juin dernier, l'on savait que rien n'avait changé depuis vingt, quarante ans.

De la fin des années 80 à 2010 environ, une fillette de parents marocains grandit en France. Elle découvre ce qu'elle ne sait pas encore nommer - le racisme -, non seulement à travers les insultes et vexations, mais surtout les injustices. Elle prend conscience que ce qui n'est que normal quand on l'a toujours vécu s'appelle injustice. Elle apprend à renverser la logique de pensée que la société où elle vit impose à tous, y compris à ceux qui en sont les victimes.

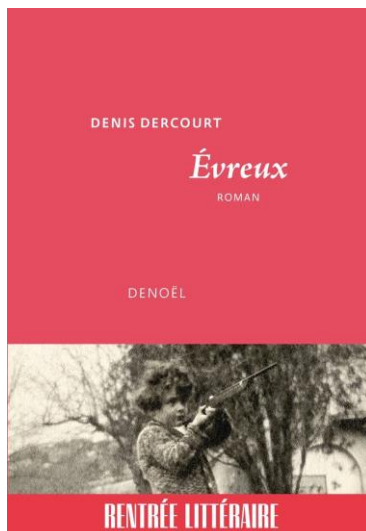
En fin de secondaire - c'est la seconde partie du texte - l'adolescente commence à se forger une conscience politique ce qui la conduit à engager des études supérieures en sociologie. La littérature pour l'autrice comme pour beaucoup depuis 70 ans notamment devient une arme, une manière d'agir. Sont évoqués les événements de 2005 suite à la mort de deux ados, Zyed Benna et Bouna Traoré, et la force des mères, qui élèvent leurs garçons, contrairement à ce dont tous sont convaincus.

L'écriture est calme, paisible même. L'amour de la fillette devenue jeune adulte pour ses parents qui crève chaque page, pourtant, n'empêche pas la violence volcanique que l'agencement des événements et pensées parvient à faire entendre. Il n'y a pas les méchants contre les gentils - aucun adulte responsable ne peut croire que le pays de Candy existe ! Il y a une sociologie postcoloniale qui en raconte au moins autant sur ce que vivent les migrants - *comme ils existent* - que sur l'inhospitalité banale et suffisante de ceux qui se pensent chez eux, parce qu'ils ne sont ni musulmans, ni basanés, ni pauvres, parfois pas nés en France, à la différence de tant de français, qu'ils ne parviennent pas à considérer comme tels, mythe délétère d'une France blanche et chrétienne, quand bien même tellement peu croient en Dieu.

Juillet 2023



Présentation des [ressorts sociologiques](#) du texte par l'autrice ou un [entretien récent](#).



D. DER COURT, *Evreux*, Denoël, Paris 2023

Est-il possible de raconter une histoire, la vie d'un homme, depuis ses parents jusqu'à ses enfants ? Quelles relations de cause à effet entre les choix d'un père ou d'un grand-père sur la vie de leurs descendants ? Comment ne pas succomber à une psychologie de pacotille ?

Le livre de Denis Dercourt est constitué d'autant de chapitres que d'années. On ne sait pas vraiment ce que vivent les personnages, ce qu'ils ressentent. Pas d'introspection. Pour la plupart, on ne saura d'eux que quelques moments, ceux qu'ils ont en commun avec le protagoniste. Le récit se présente comme un relevé factuel, froid, des actions des uns et des autres. Au lecteur de se « débrouiller » avec ce qui paraît autant de faits divers dans les journaux. Léon lit aussi, dans une langue qu'il ne connaît quasi pas, ce type de comptes rendus. Que sont les vies des uns et des autres, prises comme ce qu'en saurait un détective privé ? Assurément des occasions de condamner, de dénoncer, de faire chanter, morceaux d'un puzzle qu'il ne semble pas utile de finir pour en savoir plus que nécessaire.

Pourtant, on s'attache aux nombreux personnages du roman. Pourquoi ? Parce que seulement on continue, adultes, à aimer que l'on nous raconte des histoires ? Parce que plus que ces histoires, nos vies, sont interrogées, tout spécialement selon l'axe du bien et du mal ? Parce que nous savons, même sans jamais le dire, que toute vie à travers une biographie de fait divers, est bien davantage, est estimable, digne, du moins souvent. Qu'est-ce que bien faire, ou mal, lorsqu'il s'agit de vivre, de survivre, de trouver les moyens d'une revanche sur un passé qui nous échoie et que nous marque comme au fer et nous blesse irrémédiablement ou nous construit dans une capacité toujours renaissante à vouloir la vie : l'absence d'un père, sa trahison, la fidélité des mères, l'incapacité des uns à se tenir à une parole, la fidélité des autres à la leur, quoi qu'il en coûte.

Des aventures cabossées n'empêchent pas la bonté, des vies rangées n'évitent pas le désastre, maladies ou méchanceté, crimes, vengeances, ou incapacité d'assumer ses actes. N'importent pas à l'auteur les destins de chacun, mais ce que les rencontres donnent d'occasion de faire du bien ou du mal, y compris de faire du bien comme renvoi d'ascenseur. Faudrait-il croire que la vie est affaire de mérites et de rétribution du mérite ? Pourquoi certains semblent semer toujours la bonté quand d'autres paraissent tout faire en vue de leur intérêt, quitte à dépouiller ou détruire l'autre ? Pourquoi l'habitué au mal tient-il cependant des limites et met son honneur à ne pas spolier n'importe qui ?

Il n'y a pas de justice immanente. Tout est bien qui finit bien est un mensonge, celui des romans notamment, d'où le danger pour l'écrivain. Le livre de Job, lu au détour d'un chapitre, raconte depuis longtemps le non-sens de l'existence. Pourquoi nous mettre sous les yeux ces questions de toujours ? Pour nous obliger à suspendre notre jugement ? Pour interdire toute théorie ? Demeurer éveiller, ce pourrait être une manière de dénoncer le mal, sans même ouvrir la bouche, juste pour l'avoir vu. Ce pourrait aussi être une manière de compatir, juste d'être témoin. Ce pourrait enfin être une manière de faire le bien, juste en en rendant compte.

Eвреux se lit facilement et agréablement. La froideur de faits divers ne parvient pas à refroidir l'attachement que l'on porte aux personnages, y compris les salauds. On finit par les aimer, au moins leur être attaché. Tour de force. Quant à la justice du ciel, d'après le pasteur qui enterre Léon, elle fait que même les salauds prennent part au banquet des noces. Décidément, sale temps pour la rétribution et le mérite !

Novembre 2023





T. BOURGERON, *Ludwig dans le living*, Gallimard, Paris 2022

Une histoire aux frontières du polar, de l'anticipation et de l'absurde, le roman de Théo Bourgeron décrit notre monde.

Comment ne pas voir l'évidence ? Le monde s'efface, comme s'il était bouffé par pans entiers. Il laisse des trous que personne ne semble voir, qui n'étonne pas. Même l'anti-héros qu'est le personnage principal ne se rend pas compte de l'étrange par exemple d'un RER qui n'arrive jamais. Mais qui cela étonne-t-il en 2022 ? Alors en 2032, pensez donc ! La catastrophe n'est pas nommée, mais l'on peut penser à l'effondrement de la biodiversité, la fonte des glaces qui laissent des trous béants. Mais la vie continue comme si rien n'était.

Qui est cet ogre ? Ludwig Wittgenstein. On pourra se demander pourquoi lui plutôt qu'un autre. L'auteur ne le dit pas. Dans une interview, il avance que Wittgenstein lui est comme refile par le réemploi romanesque qu'en fait Thomas Bernhard. Il me semble qu'il y a tout de même plus, une question au cœur de la réflexion du philosophe, l'évidence, la tautologie et la logique. Et personne ne voit rien. Ce n'est pas seulement l'indifférence face à la catastrophe, mais l'interdiction de voir le problème. Les lanceurs d'alerte passent pour des fous, sont inquiétés par la police, parfois incarcérés. Sans doute aussi, le côté abscons du texte wittgensteinien rend logique, si l'on peut dire, que personne ne comprenne rien à ce qui se passe.

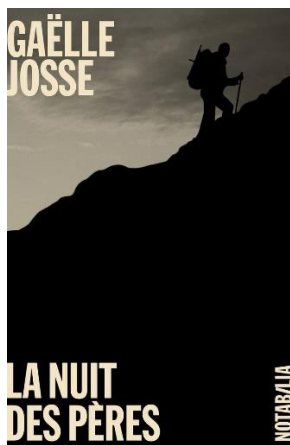
N'est-ce pas ce que beaucoup pensent, ou ont longtemps pensé : il absurde de dire que le climat change, aussi incongru que le retour de Wittgenstein quatre-vingts après sa mort, buvant des quantités de litres de lait. Parallèlement au changement climatique, c'est aussi le bouleversement des conditions sociales dont parle le roman. Le protagoniste est chercheur en philosophie mais ne vit que grâce à son emploi de responsable de rayon dans un supermarché de ville. Un post-doc ne trouve pas de boulot et après des années de courses à ce qui est rentable, c'est normal qu'il occupe le bas de l'échelle sociale. L'exploitation de la nature au point de la détruire est la même que celle des salariés, quel que soit leur niveau d'étude.

Avec les exploitations, il est d'autres choses qui nous bouffent, d'autres ogres, comme le discours savant de la recherche et tout ce qui est susceptible de nous obnubiler, obséder. Personne n'échappe au néant qui le happe, à moins peut-être de se livrer à l'autre, ce dont le protagoniste ne semble pas avoir la moindre intuition quoi qu'il en soit des stimuli sexuels.

J'exagère beaucoup à réduire le texte à une thèse. C'est trop peu. Le roman nous promène, nous emmène, et l'on pourrait ne pas même se rendre compte que derrière l'absurde se joue ce que nous vivons.

Janvier 2023





G. JOSSE, *La nuit des pères*, Les éditions Noir sur Blanc, Paris 2022

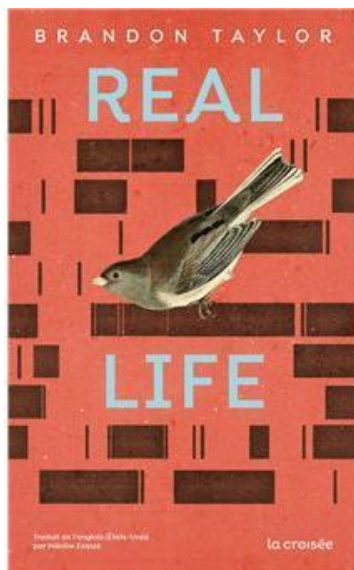
La violence des pères. Dans les prisons, il y a bien quelques mères infanticides ou maltraitantes. Mais on ne compte plus les pères. Les meurtres sur conjointes ne diminuent pas par exemple. Plusieurs de ces hommes condamnent la violence contre ceux de sa famille, mais sont pris dans la contradiction où les placent leurs actes.

Dans le roman de Gaëlle Josse, la violence n'est pas physique. C'est celle de l'ignorance et des cris, de la peur de chaque minute de déclencher un cataclysme parce qu'on aura été milieu du passage ou du regard du père. C'est la quasi impossibilité du père, refilée comme une maladie héréditaire, d'être seulement sensible ; la fuite s'impose qui fait un refuge de l'univers du travail. Et ça bousille des vies, celles des enfants, celle du conjoint, celle du père. L'autrice raconte l'histoire d'un père, mais intitule son texte *Nuit des pères*.

Il y a-t-il une possibilité de stopper la violence ? Y a-t-il une possibilité de mettre fin à ses conséquences ou au moins de les endiguer ? Dans quelle famille ne se posent ces questions, ou ne devraient-elles se poser ? On apprend la raison de la violence du père. Cela le rend plus humain. Est-ce assez pour comprendre pourquoi il n'a rien fait pour essayer de sortir de sa violence ? Est-ce assez pour pardonner ou se réconcilier ?

Janvier 2023





B. TAYLOR, *Real life*, La Croisée, Paris 2022

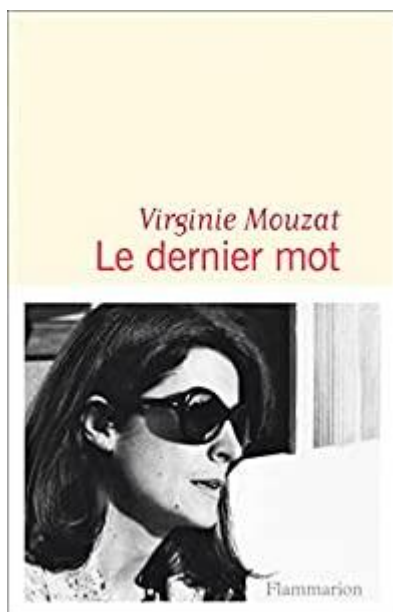
Depuis plusieurs années, on dénonce ici où là le wokisme qui, selon ses détracteurs, serait une idéologie fondée sur des travaux de sciences humaines, études de genre ou féministes, déconstruction du grand récit historique, celui du moins qui s'écrit du point de vue des vainqueurs.

Arts, Culture & Foi recommande le roman Brandon TAYLOR, *Real life*, traduit aux éditions La croisée en août 2022. Point de théorie sociale ici, mais quelques mois de la vie d'un doctorant en biologie avec le groupe d'étudiants auquel il pourrait appartenir. Transfuge de classe, noir et gay, cela fait beaucoup pour parler juste de ses sentiments, pour savoir que penser de ce que l'on expérimente du monde et des relations avec les collègues.

Comment se fait-on des amis ? Comment entre-t-on dans un groupe amical ou professionnel ? Que dit-on ? Pourquoi ? Que ne dit-on pas, ne serait-ce que parce que l'on ne sait pas le dire ? En quoi l'histoire personnelle conditionne la manière de rencontrer et vivre avec les autres ? Chaque parole semble si peu disposée à exprimer ce que l'on veut dire, risque si souvent d'être mal prise, qu'il est tentant de se taire. Mais le silence n'est-il pas un refus d'entrer en relation ? La mise en intrigue de ces questions à travers la singularité du protagoniste renvoie chacun à ce à quoi il est sans cesse confronté, exister avec les autres, grâce à eux, malgré eux. Jamais on n'existe sans les autres... pour le meilleur ou pour le pire.

Février 2023

**Arts
culture & foi**



V. MOUZAT, *Le dernier mot*, Flammarion, Paris 2023

Le récit d'une vie empêchée, qui paraît comme le refus assumé à défaut d'être voulu, de vivre heureuse. Comment ne pas comprendre que cela ne peut pas bien aller, qu'il ne faut pas faire de bruit, que le mal de crâne est insupportable, qu'il ne faut surtout pas en rajouter, que la moindre contrariété est ingérable. Les conséquences pour les enfants de cette mère sont effroyables, pour son mari aussi, comme pris en otage par l'obsession.

Le roman dont on mesure la dimension psychologique - il y a un psychanalyste - tient le lecteur en haleine. On peut parler de suspense. Même les gendarmes enquêtent ! Que s'est-il passé ce trois avril ? Et lorsqu'on l'apprend, on n'en a pas fini, jusqu'à la toute dernière ligne, aussi merveilleuse qu'assassine. Un coup de poignard ou une libération. Comment la narratrice n'avait-elle pas pu soupçonner ? Comment le lecteur n'avait-il pas imaginé ? L'une et les autres sont pris en flagrant-délit, celui de la réduction de la mère dans l'image qu'on s'en est faite, confusion de la mère et de l'imaginaire de la mère. Le récit n'est pas une histoire mais une expérience.

Noli me tangere. « Ne me retiens pas. » La rencontre de Madeleine avec Jésus que commente, peut-être un peu lourdement, le récit, pourrait bien être la clef de lecture dudit récit, comme invitation à n'enfermer quiconque, et par-dessus tout ceux que l'on comprend le moins, dans l'image que l'on s'en fait, à ne pas s'enfermer soi-même dans la relation projetée.

Jamais rien de la vie n'est en noir et blanc. Les nuances, les teintes et les couleurs sont nombreuses, que la romancière distille tout au long du texte. Leur variété, comme en écho, est diffractée et réfléchie par celle des parfums - une année, la mère s'exerce à être nez -, et celle de la profusion des insectes - le père se passionne pour l'entomologie.

Février 2023





C. DORKA-FENECH, *Tempêtes et brouillards*, Editions de la Martinière 2023

Un père et ses enfants. Sa fille, surtout. Il refait sa vie et laisse les siens. Il les abandonne cependant sans cesser de revendiquer qu'elle continue de s'intéresser à lui. Même dans sa nouvelle vie, il a besoin de recueillir elle l'admiration auquel il exige avoir droit.

Qui a mérité qu'on l'aime, y compris quand il a été abject ? A moins que l'on ne soit jamais autant abject que lorsque l'on ne comprend pas que l'on ne mérite rien, que la vie n'est pas une question de rétribution, de mérite. Soit l'on échange gracieusement, soit l'on fait des liens familiaux ou amicaux un esclavage.

Le père ne peut exiger que de celle qui entre dans son jeu. La fille aussi entretient la relation aliénante L'amant, lui, s'en protège ; il accompagne, soutient, se décourage parfois. Un amour qui guérit ou du moins apaise, assumant ses failles, reconnaissant ses fragilités. Il ne peut pas tout. Il n'est pas le thérapeute ; il se garde d'entrer dans une relation du devoir.

Une réflexion sur le mérite ne pouvait que poser aussi la question de la religion, du sens d'une conversion, du mensonge mais aussi de ce qui, à travers les traditions, tente de se dire d'humanité.

Exister, c'est toujours exister pour l'autre, devant l'autre. Comment dès lors apprendre la liberté d'être soi, différent, séparé ? Tâche plus ardue encore lorsque l'autre, père, mère, époux, etc. se pense soleil autour duquel tout doit tourner. Il, elle s'est tellement dévoué, a tout sacrifié. On lui doit bien cela. Et si aujourd'hui, il ou elle s'autorise un pas de côté, ne l'a-t-il pas mérité ? *Le père, ce héros*, cela n'existe pas, ou alors c'est un mythe, un maléfice.

Fable de l'anti-grâce, de l'anti-gratuité destructrice.

Mars 2023





J.-B. DEL AMO, *Le fils de l'homme*, Gallimard, Paris 2021

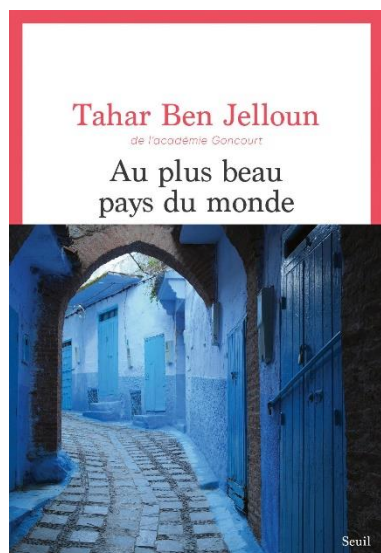
La tension monte, inexorablement, de page en page et jusqu'à la dernière ligne. Comment un fils d'homme est pris dans la violence des pères avant lui. Encore enfant, aura-t-il la force d'y échapper ? Est-ce seulement possible...

Un père revient après une longue absence. Il embarque le fils et la mère dans une plaque où il a prévu de vivre. Se planquer de qui ? de quoi ? On ne peut se cacher à soi-même, et contraindre les autres à suivre la folie douce d'une espérance, celle d'en sortir par un « simple » déménagement, est folie... furieuse, mortelle, criminelle.

Les descriptions de la forêt et de la montagne sont aussi terrifiantes que la narration implacable et double du roman. Alternent en effet la survie en montagne que le père s'efforce de vouloir vie, et la maison ouvrière que la mère et le fils ont dû quitter lorsqu'il est venu les enlever.

Le titre ne peut pas ne pas faire référence à celui que les Evangiles nomment le fils de l'homme. Il y a une femme avec un enfant dont on ne connaît pas le père. Le personnage du père pourrait sembler se prendre pour Joseph ; mais n'est pas « un homme juste » qui veut ! Ce n'est pas une affaire de faute, ou alors elle remonte bien loin, comme un héritage plurigénérationnel. *Le fils de l'homme* écrit l'envers de l'évangile, un récit, non de salut, mais de perte, jusqu'à la mort, aux antipodes d'une bonne nouvelle. « Le père et la mère de l'enfant », trois personnages donc, avec le passage, comme un ange, de celui qui pourrait être à l'origine de la grossesse. La montée de Jésus vers Jérusalem et le Golgotha est écrite d'avance dans le drame évangélique, avec une économie de moyens, notamment psychologiques. Pareillement dans le roman de Del Amo ; pas de psychologie dans la montée dramatique, sur la montagne des Roches. S'il y a une échappatoire, une fenêtre vers le salut, ce pourrait être la culture, depuis la préhistoire de l'humanité et les peintures pariétales qui ouvre et referme le texte, jusqu'à l'écriture de la fiction romanesque.

Mars 2023



T. BEN JELLOUN, *Au plus beau pays du monde*, Seuil, Paris 2022

Une série de quatorze nouvelles (publiée en octobre 2022) comme autant de micro-observations de la société marocaine contemporaine, surtout celle d'une classe sociale aisée, souvent installée entre le Maghreb et l'Europe. Des miniatures pleines de tendresses ou porteuses d'une violence terrible. Le déchirement d'une identité entre un pays dont on n'est pas ou plus et un autre dont on ne sera jamais totalement, soit que le racisme l'empêche, soit que la nostalgie d'un art de vivre l'interdise.

Au plus beau pays du monde dit l'exagération nostalgique au point que l'on ne sait s'il faut entendre le titre comme la joie et la fierté d'avoir la chance d'être de ce pays ou l'ironie qui dénonce le mensonge de ce que l'on serait obligé de dire à propos de son pays. Selon que vous lisez telle nouvelle plutôt que l'autre, selon que vous êtes sensible à la beauté d'une civilisation ou agressé par la force du destin - *Mektoub*, c'est écrit - vous oscillez d'une interprétation. Le titre du recueil, contrairement à ce qui arrive souvent, n'est pas celui d'une des nouvelles mais celui du poème qui ouvre le volume. Pas sûr qu'il permette de trancher sur ce que l'auteur pense lui-même du plus beau pays.

La langue est belle, poétique. Cela ne fait qu'en rajouter au déchirement. Comment dire la méchanceté et la cruauté bellement ? N'est-ce pas déjà les civiliser, les policer, les amoindrir ?

La première nouvelle se joue dans la dernière ligne. C'est magnifique. Mais là encore, les interprétations sont ouvertes, rien n'est dicté. Non, ce n'est pas écrit, et c'est sans doute cela qui permet de dire, au premier degré, que l'on est *au plus beau pays du monde*.

Mai 2023





F.-H. DESERABLE, *L'usure du monde, Une traversée de l'Iran*, Gallimard, Paris 2023

Comment décrire un pays, le courage qui défie le joug dictatorial, les arrangements voire les complicités ? Comment ne pas distribuer les points, bons ou mauvais. L'histoire n'est pas faite de méchants et de gentils, catégories enfantines !

François-Henri Désérable offre un portrait caléidoscopique de l'Iran aujourd'hui qu'il visite juste après l'assassinat par le régime de Masha Amini (septembre 2022), les viols, les tortures et les condamnations à mort de tant de jeunes hommes et femmes.

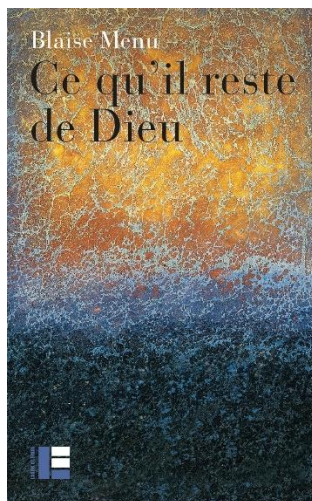
L'usure d'un monde, publié en mai chez Gallimard, échappe aux simplifications, instaure un recul en s'inscrivant dans le sillage d'une autre traversée pays, en 1953, et de son récit *L'usage du monde*. Le livre partage des rencontres d'une poésie subtile et d'une force incroyable : une danse improvisée - et interdite ; l'écho d'un cri dans les rues de Téhéran : « Femme, vie liberté » hurlé par une femme, encore ; l'urgence de la poésie pour survivre, y compris à l'agonie dans les geôles. « Il n'existe pas de chemin sans terme / Ne sois pas triste. »

Et la liberté religieuse ? La foi, même la meilleure, devient haïssable à être imposée, violence. La tyrannie fait naître l'athéisme en Islam comme en Occident il y a trois-cents ans. Etre condamné, à mort, pour « inimitié à l'égard Dieu » ? Des mots insensés mais implacables et mortels.

Juin 2023

Arts
culture & foi

- « Attends, je vais te montrer combien l'écho est merveilleux à Téhéran. Elle a pris une grande inspiration, a mis ses mains en cornet, et aussi fort qu'elle le pouvait, elle a crié : *Marg bar diktator !* – "Mort au dictateur !" Pendant une seconde, pas plus – mais c'était l'une de ces secondes qui s'étirent, une seconde *élastique* – je suis resté interdit, stupéfait par son audace, et plutôt que de joindre ma voix à la sienne, de passer un bras fraternel autour d'elle, de mettre un poing en l'air et de crier à mon tour, instinctivement, presque sans réfléchir, j'ai fait un pas de côté. Je me suis tu, et j'ai fait comme si je n'étais pas avec elle. La rue était presque vide, il n'y avait que deux hommes un peu plus loin devant la porte d'un immeuble, pourtant j'ai pris peur. J'ai eu peur que ces deux hommes ne soient des agents du régime, ou que des agents du régime n'arrivent en trombe sur leur moto, peur de me faire tabasser, et de me faire arrêter, et de finir en prison, et d'y rester pour longtemps. Cela n'a duré qu'un instant, je ne suis pas même sûr que Niloofar s'en soit aperçue, mais moi, cette petite lâcheté, cette démission du courage m'a fait honte, oui j'ai éprouvé de la honte à m'être écarté de cette fille à côté de qui un instant plus tôt je marchais, avec qui je parlais, et que de la manière la plus éclatante, venait de me démontrer ce que c'était vraiment, *en avoir*. Au troisième étage d'un immeuble, quelqu'un a ouvert sa fenêtre et a crié : "Mort au dictateur !" Puis les deux hommes un peu plus loin dans la rue ont crié : "Mort au dictateur !" Puis une voiture qui passait a klaxonné, et son chauffeur a baissé la vitre pour crier : "Mort au dictateur !" Puis on a entendu des "Mort au dictateur !" qui venaient d'une rue parallèle : c'était l'écho amplifié, prolongé, du cri de Niloofar qui se propageait dans les rues de la ville. C'était le merveilleux écho de Téhéran. C'était la nuit, traversée d'un éclair. » (pp. 41-42)



Blaise MENU, *Ce qu'il reste de Dieu*, Labor et fides, Genève 2022

Lorsque l'on est sans Dieu, littéralement a-thée, et que l'on vit « devant et avec Dieu », pour reprendre la formule de Bonhoeffer que cite l'auteur, que se passe-t-il ? Dans un monde où les croyants acceptent de dire ou peuvent dire que Dieu est absent, non pas seulement en punition ou ponctuellement, mais que son être est absence, que reste-t-il de Dieu ?

La question n'a rien de théorique. Elle habite nombre de disciples de Jésus, aujourd'hui, mais déjà dans le passé. Elle taraude jusqu'à faire mal, « comme un grand vide, une blessure. » Contre l'absence de Dieu, les stratégies pour affirmer sa présence ou expliquer l'absence sont nombreuses, fallacieuses comme les propos des amis de Job. C'est pourtant ce que fait la religion, mettre de la présence parce que l'absence est aussi insupportable qu'impensable. « Aucun n'a parlé de moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur Job. » « Il a fallu mettre des mots sur l'échec de YHWH [le peuple est déporté, en exil, et Jérusalem est rasé] et sur l'expérience d'une inintelligible absence de Dieu dans l'épreuve. »

La question est la pratique même de la foi dans sa dimension théologale, en ce qu'elle concerne la vie avec Dieu. Celui qui ne croit pas ne s'enquiert guère de ce qu'il reste de Dieu, pour lui, en sa vie, pour sa vie.

En relisant plusieurs pages bibliques, l'auteur montre qu'elles recèlent de nombreuses possibilités pour accompagner l'interrogation. Le repos sabbatique du septième jour de Gn 2 ne semble pas suivi d'une reprise du travail par Dieu de sorte que le sabbat divin constitue le cadre de la vie de l'homme (et la femme) devant Dieu. « Le XXe siècle serait, en ses profondes et irrémédiables tragédies, après des lustres d'évidence providentielle, ce temps qui aurait peu à peu endossé la radicale altérité de Dieu pour oser enfin accueillir son repos jusqu'à l'expérience de l'éclipse pour certains, de l'oblitération définitive pour d'autres. » On regrette que l'on ne dise rien de ce que, dans le même temps, les courants évangéliques affirment de façon tonitruante la présence et l'efficacité d'un Dieu qui marche, qui réussit, une présence sans absence. La critique du Dieu sous-la-main, de l'idole, en tient peut-être lieu.

Le chapitre 11 de Jean est moins lu comme celui de la résurrection de Lazare que celui de l'absence de Dieu dans le mal : « si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort », dit le texte par deux fois. Plus encore, la mort de Jésus dans l'abandon insensé (pourquoi ?) ou sans but (pour quoi ?) ne sait rien de la déchirure du voile du temple qui indique l'ouverture, le divin ne serait plus isolé ni inaccessible. Mais le temple se montre pour ce qu'il est, vide.

Il faut remercier l'auteur pour son propos stimulant. Va-t-il jusqu'au bout ? Il cite par exemple un poème qui énumère l'inaction et l'absence de Dieu, mais qui se conclut, un peu vite à mon goût, par ces mots : « Quand je n'ai plus eu de mots pour te dire / ni même de mains pour te saisir / quand je n'ai plus eu d'idées pour habiller mon désir / ni surtout de perfection à t'offrir / quand je n'étais que blessure / Tu es venu, mon Dieu ! »

Non, il ne vient pas. Et ce serait peine perdu d'avoir ainsi forer l'absence et le retrait pour s'en tirer par une pirouette, licence poétique, dernière ligne du rhapsode ! L'auteur ne s'arrête pas - le peut-il, le veut-il ? - à ce qu'il inscrit au cœur de sa méditation, avec le psaume 77 (76) : « Voici ce qu'il reste de Dieu, une pure question blessée. » Il a cependant dit ici l'essentiel. Si Dieu est le nom d'une question blessée, c'est la dignité humaine qui est affirmée et qui devient style de vie, dénonçant le scandale du mal, refusant de s'y faire. Que ce cri soit relèvement, insurrection, *anastasis*, ce ne serait déjà pas rien.

La poésie est convoquée plusieurs fois dans l'ouvrage, et elle relance le propos et le mène plus loin. Deux textes méritent tout particulièrement d'être recopiés.

Mon Dieu, Ô mon Dieu, je ne sais pas prier.
je ne sais pas si tu es là,
je ne sais pas ce que tu fais de mon cri,
de ma peur, de mon ennui,
je ne sais pas ce qu'on nomme prière.

Est-ce mon Dieu ce soupir immense
qui monte des profondeurs de ma vie
et semble se perdre
comme un souffle dans le ciel ?
Est-ce mon Dieu cette timide confiance
qui ose à peine croire à demain ?
Est-ce mon Dieu cet appel
qui semble se perdre
comme l'écho dans les montagnes ?

Mon Dieu, Ô mon Dieu, je ne sais pas prier
je n'ai jamais croisé ton regard
je n'ai jamais vu ton sourire
je n'ai jamais serré ta main
tu n'as pas marché près de moi
mon Dieu comment pourrais-je te prier ?

Sœur Myriam, *Soleil de prière*

Je suis parti, seul, sur ma barque,
Plus rien de stable –
Rien que de l'eau.
Je ne saurai plus jamais où poser mes pieds.

J'ai accepté de te suivre.
Je ne sais pas
où tu es.

Comment saurais-je où aller

[...]

Le silence de Dieu
est plus pesant que jamais ;
l'absence de Dieu,
qui pourrait la supporter ?

Paul Grostefan, *Dieu pour locataire*

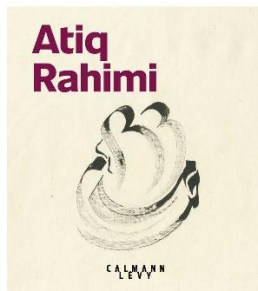
« Je ne saurai plus jamais où poser mes pieds. » Cela aussi dessine un style de vie, une étrangeté, une étrangeté, de passage, nomade ou marginal, non propriétaire. C'est dans le même temps une grâce, une légèreté gracieuse qui permet les rencontres, et la blessure lancinante d'un exilé.

J'ai fort peu lu, dans ces pages, la présence des compagnons. Le visage d'autrui est cependant, comme dit Levinas, épiphanie, Sinaï, lieu de la voix. Dans le silence et l'absence, l'exigence éthique ouvre sans doute le seul chemin vers Dieu. Ce qu'il reste de Dieu ? Je le redis, l'aspiration à renverser ou endiguer le mal. Non une présence, mais le passage à autre chose : vivre, enfin ; vivre, vraiment. Paradoxalement, c'est crucifiant. Paradigmatiquement, c'est le chemin de Jésus, l'homme de Nazareth. Ce qu'il reste de Dieu ? Un souffle - « Tu ne sais ni d'où il vient ni où il va » - « voix de fin silence » qui anime, donne vie, ne serait-ce que comme « une pure question blessée ».

PR/ Septembre 2023



Mehstî,
chair des mots



A. RAHIMI, *Mehstî, chair des mots*, Calmann-Lévy, Paris 2023

Le dernier opus de Atiq Rahimi, comme les précédents, est superbe. Il ouvre un monde, des mondes, des passages d'un monde à l'autre, il ouvre à l'humain.

Chair des mots. Est-ce un oxymore. Le *flatus vocis*, le souffle de la voix est chair, c'est-à-dire aussi érotisme. Il n'y a pas ce chair sans désir, ou plutôt, les mots transforment la chair en désir.

Comme un écho, que le texte de Atiq Rahimi ignore : Καὶ ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο, Et le mot est devenu chair.

Une poétesse persane dont la biographie est incertaine, au XIII^e siècle, laisse quelques quatrains, que l'auteur lit, présente, met en intrigue dans un dialogue avec elle, Mehstî. Il passe par-dessus les siècles comme par-dessus les obstacles, l'impossibilité de la traduction. Ce n'est pas sans risque, y compris de récupération idéologique. Mais sans les passeurs de mots, sans les dialogues par-delà les âges et les cultures, c'est tout ce dont notre mémoire serait ignorante dont nous ne pourrions nous nourrir, réduits à un passé fait seulement d'un attachement infantile et affectif à notre mère. Les intégrismes ne savent rien de l'histoire et canonise comme passé ce qu'ils imaginent être la religion de toujours, celles de leurs pères les plus immédiats.

La poétesse qui parle et chante si crûment ne peut qu'apparaître comme une résistante à la phallocratie. La parole, la poésie est politique ; la chair, celle de la femme, ses cheveux qu'il faudrait dissimuler est politique. Aujourd'hui, en Iran, après le meurtre de Masha Amini, elles crient et chantent et espèrent à moins d'être tuées : Femme, Vie, Liberté ! « En détachant ton corps et ta poésie de toute métaphore, tu ne t'attaches qu'aux mots nus de la vérité. Mais cela ne t'empêche pas de jouer avec les expressions ambivalentes. »

« Un soufi, dans le silence de sa méditation, eut soudain la vision d'une femme se livrant aux jeux de l'amour dans une maison de passe. / Seigneur, soupire le soufi, de grâce, donne-moi cette femme ! / Non, fit la Voix, pourquoi n'as-tu pas prié que je te donne, toi, à elle ? »

Le sexe est subversif. Même le plus rigoureux des ascètes n'y peut rien. Pas étonnant que les religions s'en méfient. Ce n'est pas une question de genres, tous sont renversés ; les hommes ont besoin des femmes, c'est leur force jusqu'à la subversion ; (Le sultan aime son bel échanton ; c'est aussi la force subversive de l'homosexualité.) Le sexe et le désir, les mots de la poésie, hier et aujourd'hui, sont politiques. On comprend que l'homme oublie si vite qui s'endort pour ne pas rester pris dans les rets de l'amour, de la dépendance. Cachez ces cheveux que je ne saurais voir : refus de la confrontation au secret que nous sommes.

Les religions se méfient du sexe, les mots crus, nus. C'est qu'il est, comme l'ivresse du vin, une dénonciation de l'hypocrisie. *Un cheikh dit à une débauchée : « Tu es ivre / Et à chaque instant tu te donnes à quelqu'un » / Elle lui répond : « Je suis ce que tu dis, certes / Mais toi, es-tu ce que tu parais »*

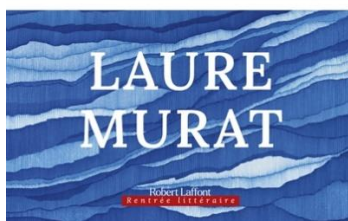
Subversif ou salut de la foi, contrairement à ce que l'on pourrait penser. L'amour, l'aimance, y compris légère, y compris adultère ou prostituée, l'aimance comme religion, non pour faire de la vibration des corps un dieu, mais parce que Dieu serait amour. Ce n'est pas dit pas Atiq Rahimi. C'est une autre histoire, pas si différente cependant de celle de Mehstî, celle du *Cantique des Cantiques*.

Novembre 2023



LAURE
MURAT

PROUST,
ROMAN FAMILIAL



L. MURAT, *Proust, roman familial*, Robert Laffont, Paris 2023 (Prix Médicis essai)

Le moindre des intérêts de *Proust, roman familial*, n'est certes pas de donner une impétueuse envie de lire ou relire *La Recherche*. A travers l'histoire, évidemment re-composée, ou tout simplement écrite, composée, de sa propre expérience, Laure Murat met en évidence l'efficace, l'efficacité de la littérature.

S'il s'agissait d'autobiographie, de témoignage, cela pourrait être intéressant, tout comme si était présentée une étude universitaire. Bien que l'érudition se devine sans jamais se montrer, le texte ne relève pas de la critique littéraire non plus. On pourrait davantage parler d'un essai de sociologie, ce que fait la lecture, et tout particulièrement, celle de Proust, en éclairant, montrant, décodant le monde, en émouvant et mouvant le lecteur.

La *Recherche* décrit et déconstruit le monde, et d'abord celui dont l'autrice est issue. Pas plus que l'intérêt de Proust résiderait dans la proximité du beau-monde, le texte de Laure Murat ne concerne et ne vaudrait que pour celui-ci. Aussi séparée qu'elle se veuille, la mise en scène de l'aristocratie dans *La Recherche*, permet, ne serait-ce que par ricochet ou par effet miroir, d'éclairer les, des, fonctionnements largement partagés de la vie en société.

Le cadre hypernormé de l'aristocratie est démonté par Proust, liens qui figent, arraisonnent, desserrés voire défaits. C'est le royaume de l'apparence, du paraître, où il convient – ce sont bien des convenances – d'évoluer dans la société de façon policées au point de ne jamais exprimer l'âpreté ou la jubilation, l'ennui ou l'indifférence de l'existence. « L'aristocratie, royaume du signifiant pur et de la performance sans objet, est un monde de formes vides. »

Toute littérature digne de ce nom propose d'essayer des mondes, de « percer de nouvelles perspectives » et celle de Proust permet d'exister dans une forme d'alternative au monde hiérarchique et traditionnel, celui de la transmission de l'identité que l'on croit immuable et qui est cultivée, protégée comme un patrimoine ou un monument historique, à vouloir être sans cesse répétée.

Le passage à une autre manière de vivre est libération et rupture, violente, sans retour, comme un impératif catégorique : « Choisis la vie ! ». Dans la *Recherche*, l'homosexualité est refoulée ou du moins clandestine, alors même que le roman la fait venir au grand jour. Ce que Proust en dit comme devant être cachée constitue une sorte de *Pride*. C'est un des aspects parmi d'autres de la vie de l'autrice qui trouve dans la lecture de Proust une porte de sortie (du placard). Terreur que la réaction de sa mère : « tu es une fille perdue », une prostituée, une fille que je perds, qui est morte, une fille condamnée...

Ce qui se joue dans la lecture de la *Recherche* est ainsi une série d'expériences de libération, et ce n'est pas sans raison que l'on pourra parler d'expérience de salut. Il n'y a pas à attendre les Lumières et la Révolution pour parler de liberté comme but, et non comme moyen ou condition seulement. « C'est pour notre liberté que le Christ nous a libérés », écrit curieusement mais sensément Paul. Le grec de Galates 5, 1 ne fait pas problème, mais les traducteurs sont à ce point décontenancés par ce qui leur paraît un pléonasme, qu'ils inventent des contorsions qui n'ont pas lieu d'être et enchaînent là où tout dit la liberté.

Le dernier chapitre de Laure Murat parle de salut - non religieux ou théologique : vie humaine, libérée autant que possible, ce qui rend la vie vivante. Il existe, on le sait des vies de moribonds, et même des moribonds volontaires, de moribonds qui agencent le monde en mort, des vies mortifères. Le portrait peu amène que trace plusieurs pages de la mère de l'autrice, en fournit un exemple éloquent. Et ce qui ouvre la possibilité d'un vent de liberté est une forme de quête, où non seulement l'on se reconnaît indigent, manquant, mais où l'on éprouve que, plus l'on (Re)cherche, plus s'excite le désir, plus ce qui est désiré se dérobe, manque, ou plutôt, plus ce que l'on en attrape ou retient n'est pas cet objet. Ainsi l'attente du baiser du soir qui ouvre le roman de Proust. *La Recherche* se nourrit du manque.

Dans un univers sans foi, ces mots et cette expérience ont la même forme que ce dont témoignent les mystiques en face d'un christianisme qui, à bien des égards, fonctionne lui aussi comme la transmission d'une tradition muséographique ou identitaire et non vivante, une apparence normée et des règles de convenance qui font croire que tout n'est qu'amour, joie et paix, et dissimulent tant de bassesses et d'esclavages.



Éric Chacour
Ce que je sais de toi



E. CHACOUR, *Ce que je sais de toi*, Philippe Rey, Paris 2023 (Prix Femina des lycéens)

On ne dit que du bien du roman d'Eric Chacour. Inutile de répéter ce que d'autres ont déjà rédigé. Au fur et à mesure que les pages se tournaient, je prenais peur. Cela allait se finir. Je voulais rester avec l'histoire, les personnages, l'auteur.

Beaucoup de douceur dans un monde de bruts, celui des préjugés et des évidences. La haine qui tue, comme s'il n'y avait pas déjà assez de la maladie ! La machination abjecte pour ne surtout pas remettre en cause ce que l'on pense, jusqu'à renier les siens. La certitude implacable d'être dans son bon-droit, puissance mortelle du dogmatisme. Ce n'est pas l'extrémisme d'une quelconque radicalité, seulement la banalité du mal sous couvert de défendre les valeurs. Violences d'abandons ou de trahisons. Mais pas un mot plus haut que l'autre, les conventions d'une culture majoritaire ou d'une microsociété en train de disparaître. Sauver la face, les apparences quitte à mourir et à tuer.

Le manque, l'absence, tiennent en haleine et font traverser les années et les océans à un ado, entre ces quatorze et dix-sept ans. Mais de celui qui occupe toutes ces pages, finalement, on ne saura pas grand-chose. Qu'a-t-il éprouvé à se découvrir un fils ? Que se sont-ils dit ? Se sont-ils aimés comme un père et son fils ?

Ne pas raconter est mensonge, dissimulation. C'est aussi la pudeur avec laquelle l'auteur considère ses personnages, une délicatesse dont ils ne ressortent que plus vivants, où se cache, cette fois, non le non-dit, mais la délicatesse. Le lecteur est ménagé par une narration qui ne se révèle explosive qu'une fois le livre reposé. Trop tard, le mal est fait, impossible de revenir en arrière. Abandonné par l'auteur, le lecteur a été mené à une forme d'expérimentation de l'abandon dont le récit vient de s'achever.

Octobre 2023

Arts
culture & foi



L.-M. CHAUVET, *La messe autrement dit, Retour aux fondamentaux*, Salvator, Paris 2023

Rien de neuf dans le dernier petit livre de Louis-Marie Chauvet (Salvator, Paris 2023) !

Peut-être trouverez-vous la formule peu flatteuse. Détrompez-vous. Quand il s'agit de dire la tradition, même s'il faut innover, c'est pour ne rien dire de nouveau ! En 130 petites pages, l'auteur dit, de façon aussi simple qu'informée, le sens de la célébration de la messe. Il ne dit pas tout et propose seulement (!) un « retour aux fondamentaux », selon le sous-titre.

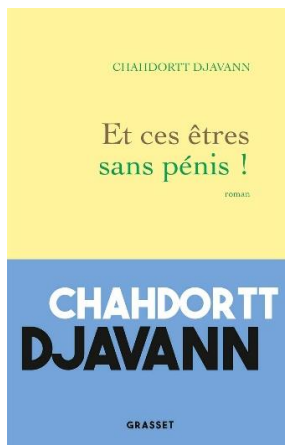
Ceux qui auraient envie ou besoin de se redire ce que fait l'Eglise qui célèbre l'eucharistie, quoi qu'on entende dire ou prêcher, quoi que l'on voie pratiquer ici ou là, peuvent être assurés de bases solides, d'informations hiérarchisées, des sources les plus autorisées.

J'admets que sur tel ou tel point, je ne formulerais pas les choses toujours ainsi. Cela relève du détail sans importance, sauf sur un point, je pense. Il y a un conflit des interprétations : parler de l'eucharistie comme d'un sacrifice, cela relève-t-il d'un sens premier, ou d'un sens dit allégorique ou spirituel. Est-ce opportun ou à éviter ? Je regrette la question ne soit pas, en une page ou deux, frontalement envisagée, avec la même pédagogie et précision que les autres sujets. Non que l'auteur hésiterait à choisir son camp, mais il semble impossible de poser cette question, pourtant fondamentale, sans froisser voire blesser telle ou telle sensibilité.

Laus Dei ipse cantator, écrit saint Augustin. C'est ta vie de « chanteur » de Dieu qui constitue la louange que tu lui adresses. On reconnaît Paul (Rm 12, 1) : Je vous exhorte, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre personne entière en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu ; c'est là pour vous l'exacte manière de lui rendre un culte. S'il y a un sacrifice eucharistique, c'est une manière de vivre, celle de Jésus.

Juin 2023

Arts
culture & foi



C. DJAVANN, *Et ces êtres sans pénis !*, Grasset, Paris 2021

On ne sait, à part le dernier chapitre, ce qui relève de la fiction ou de la réalité, dans le roman de Chahdortt Djavann. C'est que la réalité peut-être plus mortelle que la pire des fictions et que la fiction, même improbable, laisse entendre que l'humanité, les femmes d'abord, ne sont pas faites pour subir les pires violences, renverse les évidences idéologiques ou factuelles. Le texte ne manque pas d'humour, grinçant ; le surgissement dans la fiction de l'auteure est vraiment original. « La littérature, la fiction, n'est rien d'autre qu'une revanche imaginaire sur la réalité. » Lorsqu'il n'est pas possible de changer le monde, lorsqu'il faut trouver des stratégies pour vivre, encore.

Le cadre est celui du régime islamiste iranien, et particulièrement la violence qu'il réserve à « ces être sans pénis ». Une haine du régime est nourrie par la mise en intrigue de faits divers ; Négar et Leili, Sara, une deuxième épouse - sans nom -, assassinée par son mari, leurs histoires sont celles, aussi incompréhensibles qu'incontestables, d'une société qui n'existe qu'à opprimer jusqu'à la majorité de sa population. Comment cela est-il possible ? Pourquoi cela est-il possible ? A quoi cela sert-il ? Quel intérêt peuvent bien y trouver les mâles ? Vivre d'être plus forts, vivre d'opprimer. C'est tellement outrancier que l'on en oublierait qu'il n'y a pas qu'en Iran que l'égalité de dignité des hommes et des femmes n'est pas la norme.

Ce qui rend la religion détestable, plus que son dogme ou ses rites, c'est l'usage de la force, la violence institutionnelle qui détruit et opprime les personnes aussi bien que l'art de vivre et la culture. Une religion peut-elle paraître un tant soit peu porteuse de vérité et d'avenir tant qu'elle assène par la force ce qu'elle estime nécessaire ? A croire qu'elle ne pourrait prendre sens que par ce qu'elle suscite de réaction, de rejet, d'aspiration à la liberté et à la vie, en les empêchant. La religion des mollahs et des ayatollahs nourrit une pensée des Lumières sans cesse réinventée.

On sera peut-être moins séduit par l'aspect idyllique ou paradisiaque de la société alternative. Peut-être est-ce mieux que cette dernière demeure impossible, farfelue même, pour que l'on ne se prenne pas à rêver du grand soir ou du paradis sur terre. On sait combien les messianismes et autres utopies ont généré de catastrophes. Que seulement l'on trouve dans la fiction la force de dénoncer l'horreur et la ressource de vivre, avec les moyens du bord, une humanité... humaine.

Décembre 2023

Arts
culture & foi

Thomas Römer
Frédéric Boyer

Une Bible peut en cacher une autre

LE CONFLIT DES RÉCITS



T. RÖMER et F. BOYER, *Une bible peut en cacher une autre. Le conflit des récits*, Bayard, Paris 2021

Thomas Römer est professeur au Collège de France, titulaire de la chaire Milieux bibliques. Frédéric Boyer est en outre le maître d'œuvre de la traduction de la Bible aux éditions Bayard et le traducteur récent des quatre évangiles chez Gallimard. Ils cosignent une histoire de la rédaction du Premier Testament.

On trouvera dans ces pages comment les textes de la Torah ont été composés, comment les canons, juifs et chrétiens, ont été fixés, ainsi que des éléments de datation des différents écrits.

L'ouvrage, merveille de vulgarisation, présente une recherche érudite et des plus actuelles tout autant qu'une réflexion sur le sens de la vérité. Les différentes traditions rassemblées par la rédaction et les lectures du texte biblique, jusque dans leurs discordances, constituent le chemin vers le sens des Ecritures. Sans jamais être écrasé ou noyé, l'on est conduit, à l'intersection de la philosophie herméneutique et de l'histoire des textes, à une relecture de toute la bible hébraïque.

Le texte biblique conserve dans sa version définitive des textes d'âges ou de théologies différents. Il ne substitue pas une perspective à une autre, mais maintient disponibles plusieurs versions d'un même épisode. C'est le cas par exemple des Dix paroles, présentes dans l'Exode et reprises dans le Deutéronome, ou bien de la théologie de la terre, donnée ou à conquérir armes à la main, ou bien de l'importance centrale de Jérusalem qui cohabite avec des pensées de la diaspora.

Est ainsi mise en acte la nécessaire actualisation de la loi. Selon les circonstances, historiques ou géographiques, politiques ou culturelles, une même tradition doit être relue et souvent réorientée. La permanence de différents états du texte permet de comprendre comment la fidélité est une appropriation et donc recadrage de la loi. « Le conflit des récits » se mue en richesse dynamique qui devrait interdire le fondamentalisme et empêcher cependant que l'on parle de relativisme. Lorsque les textes ne sont pas unanimes, on est bien obligé de se positionner, de choisir ce qui fait sens et vérité, non que la vérité soit optionnelle ou partisane, mais elle requiert élection, désir, décision et engagement. Elle n'est jamais que contenu de savoir mais toujours aussi éthique.

A l'heure où l'Etat d'Israël mène une politique de la terre inique, il est bon et nécessaire de redécouvrir qu'à peu près rien dans le texte biblique ne supporte pareille idéologie.

[Une interview est disponible en ligne.](#)

Décembre 2023

Arts
culture & foi